LA COLLISION ENTRE LA RELIGION ET LA CULTURE : QUELLE RÉFLEXION À PARTIR DE LA PHILOSOPHIE DE SPINOZA ?

Symphorien AKAFFOU
Docteur Ès Philosophie
Département de Philosophie
Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan
symphorienakaffou57@gmail.com

Résumé
Le développement de l'Afrique admet un bilan plus que mitigé dû à certains facteurs endogènes et exogènes qui méritent d'être repensés pour, bien évidemment, permettre à l'Afrique de se mettre sur le véritable chemin du développement durable. Le constat abstrus que nous faisons est que l'Afrique regorge des potentialités, cependant, il est regrettable de voir l'homme africain être obnubilé, par l'avènement de l'Évangile à telle enseigne qu'il a préféré valoriser une religion dite "importée" au détriment de sa propre religion. Mieux, il se trouve alimenté quotidiennement par les dogmes religieux qui saturent son esprit de créativité. Dès lors, la question qui nous taraude l'esprit se formule comme suit : être religieux devrait-il empêcher l'homme noir de valoriser sa culture ? Notre objectif tend à valoriser la culture africaine pour enclencher le développement de l'Afrique. Aussi bien que la religion peut favoriser le développement de l'Afrique, il ne faut pas non plus tourner le dos à sa propre culture.
Mots-clés : Africain-culture-développement durable- rationalité-spiritualité

Abstract
Africa's development record is more than mixed, due to a number of endogenous and exogenous factors that need to be rethought to put Africa on the true path to sustainable development. The abstruse observation we make is that Africa abounds in potential, yet it is regrettable to see the African man so obsessed with the advent of the Gospel that he has preferred to value a so-called "imported" religion to the detriment of his own culture. Better still, he finds himself fed daily by religious dogmas that saturate his creative spirit. So the question on everyone's mind is: should being religious prevent the black man from valorizing his culture? We aim to enhance african culture to catalyze the development of Africa. Just as religion can promote development in Africa, we must not turn our backs on our own culture.
Keywords: african-culture-sustainable development- rationality-spirituality

Introduction

Le développement de l'Afrique est une question non moins importante qui reste au cœur des réflexions philosophiques, scientifiques et religieuses. Si l'Afrique tarde à parvenir à un développement durable, cela est nécessairement dû à des causes internes et externes qui méritent d'être analysées dans les moindres détails. L'un des constats que nous faisons est que l'Afrique possède d'énormes potentialités. Mais, elle a du mal à emprunter le chemin du véritable développement. Ainsi donc, ce constat morose se justifie du fait que, depuis l'avènement de la religion, les hommes africains ont tourné le dos à tout ce qui fonde l'identité de l'africain au détriment de la religion. Dans cette perspective, nous sommes portés à croire qu'il existe une accointance entre l'homme africain et les dogmes religieux. De cette relation entre l'Afrique et les pratiques religieuses va conduire nécessairement l'homme africain à être superstitieux. En effet, tout notre univers respire la spiritualité, la sorcellerie, l'occultisme à telle enseigne que rien n'est le fruit du hasard. Tout ce qui advient, a une origine que ce soit un événement heureux ou malheureux. Ce contexte explique bien que l'homme africain est très superstitieux.

> L'homme superstitieux (…) c'est l'homme qui s'abandonne, consciemment ou inconsciemment aux forces occultes, au destin, aux dieux. Se dépouillant ainsi de sa véritable responsabilité, il se dépouille aussi la plupart du temps de son privilège de créer : Dieu y pourvoira, le sorcier y pourvoira, les ancêtres y pourvoiront ! Nul doute que c'est un homme à qui il faut enseigner l'homme. À l'origine de ses nombreuses superstitions, nous avons placé l'ignorance, l'incapacité d'expliquer et aussi la crainte. Mais la crainte elle-même nait de l'ignorance qu'il a de son pouvoir réel sur les choses. C'est cette ignorance qui doit être remplacé par la connaissance, du moins, la recherche sûre de la vérité (E. N'joh-Mouelle,1998, pp.159-160).

Au regard donc de cette pensée du philosophe, il est évident que l'une des causes du sous-développement de l'Afrique est bel et bien la superstition sous couvert de la religion, car comme le dit Y. S. Dion (2014, p.33) : « la religion n'est rien d'autre que cette superstition stabilisée ». Dès lors, l'homme africain doit- il mettre en avant la culture ou la religion pour enclencher le développement de l'Afrique ? Mieux, n'est-il pas nécessaire de concilier religion et culture pour une Afrique développée ? En tout état de cause, notre démarche se veut critique, en invitant donc l'actualité de la philosophie de Spinoza pour nous instruire sur le ralentissement de l'Afrique à se mettre sur la voie du progrès. Notre réflexion s'articulera autour de deux points principaux dont le premier s'intitule : la philosophie de Spinoza : une critique de la superstition et de la religion chrétienne

et le deuxième : religion chrétienne et culture au cœur du développement durable en Afrique.

1. La philosophie de Spinoza : une critique de la superstition et de la religion chrétienne

Pour saisir le système spinoziste, il faut nécessairement faire recours à ses écrits non moins important qui sont : le *Traité théologico-politique* et *l'Ethique.* Relativement au *Traité théologico-politique* qui est une œuvre majeure fondamentale permet de cerner un pan de la philosophie de Spinoza. Cet ouvrage revêt d'un double aspect : l'aspect premier admet un versant théologique où il est question d'une interprétation nouvelle de la Bible hébraïque et de sa genèse. Quant au deuxième aspect, il étale sa pensée politique. Cependant, là où Spinoza explique et justifie tout son système philosophique est *l'Ethique*. Cette œuvre est considérée comme l'ouvrage qui assure le prestige, l'autonomie et la sécurité de tout le corpus spinoziste.

Dès lors, pourquoi faire appel à cet auteur qui semble être en déphasage avec notre monde d'aujourd'hui ? Face à cette question, nous pouvons à juste titre dire que parmi les philosophes qui se sont succédés dans l'histoire de la philosophie, Spinoza est ce penseur qui s'illustre de la bonne manière, à travers, sa capacité à nous faire comprendre ce véritable ralentissement que connait l'Afrique. En effet, selon Y. S. Dion, (2014, p.120) : « le principe de la puissance de l'homme réside dans son pouvoir de comprendre ».

1.1. L'idée de superstition comme obstacle au développement de l'Afrique

En latin, le substantif "superstitio " désigne tantôt la superstition, tantôt le culte et la religion, tantôt, enfin, la divination ; de même l'épithète "saperstitiosus" signifie soit « superstition », soit « devin ». Cependant, Y. S. Dion, (2014, p.68) nous donne une idée assez claire : « la superstition est définie d'abord comme une déviation du sentiment religieux, fondée sur la crainte et l'ignorance, et qui prête un caractère à certaines pratiques, obligations ; ensuite, comme un attachement excessif ». Si la superstition est, entre autres, une déviation du sentiment religieux qui est fondée sur la crainte et l'ignorance alors, il serait impérieux de dire que ces deux affects passifs qui sont : la crainte et l'ignorance sont les points de départ du ralentissement du développement de l'Afrique. En réalité, le superstitieux est cet homme qui tombe inutilement dans l'excès, et qui fait preuve d'excessivité dans la crainte des choses vaines. Et pourtant, c'est l'image que reflète l'homme africain. Comment comprendre qu'un être doué de raison peut-il s'en remettre à une crainte irraisonnée tout en demeurant dans un "asile de l'ignorance" ? L'idée du sous - développement de l'Afrique est claire et nette car « la superstition est ce fer pesant qui maintient l'homme africain dans la caverne de l'obscurantisme, dans l'inertie du sous-développement, en anesthésiant sa force créatrice… » (Y. S. Dion 2014,

p.67). Que faire ? Devons-nous garder le silence, rester impavide et impassible devant une telle impasse ?

C'est bien ce contexte qu'il nous choit d'aller aux textes de Spinoza, car l'homme africain doit inéluctablement faire face à ses propres peurs, craintes et tremblements afin de se dresser contre ce mal qui gangrène le développement de l'Afrique. Par ailleurs, l'auteur du *Traité théologico-politique* soutient que « les hommes ont l'âme naturellement portée vers la superstition : ils sont de nature sujets à la superstition ». (B. Spinoza,1965, pp. 20-21)

Néanmoins, Spinoza donne à l'homme africain un moyen efficace pour faire face à cette incapacité. Ce moyen n'est rien d'autre que la connaissance intuitive. Si le pouvoir de l'homme est de comprendre dans le sens spinoziste, alors l'homme africain devrait comprendre que ce qui empêche son continent d'aller de l'avant est relatif à sa trop grande superstition dont il fait preuve. L'essentiel, pour nous, n'est pas de juste constater la nocivité et la persistance du fait superstitieux, mais plutôt le déconstruire avec le système spinoziste car ce mal met en état léthargique l'Afrique. La croyance superstitieuse est une forme de servitude volontaire dont l'homme africain doit être délivré à travers une connaissance rationnelle.

La superstition a atteint, chez l'homme noir, son paroxysme à telle enseigne qu'il renie sa propre culture. En effet, la crainte de la mort et de l'ignorance de ses propres capacités à pouvoir transcender font que l'homme africain a perdu ses repères. Et, en étant en quête de ses repères, il nie voire dévalorise ce qui fait son être, son essence (culture). Et pourtant, la culture est l'une des pièces maitresses qui assure la voie vers le développement. De la sorte, un homme sans culture ne peut en aucun cas accéder au développement, car sans culture, le développement s'avère utopique. Refusant donc de faire valoir sa culture et n'ayant pas à l'idée de transcender, l'homme africain se retrouve pris au piège de la superstition. C'est à la vérité, ce qui démontre le véritable obstacle au développement de l'Afrique sur presque tous les domaines d'activités. Le réveil de l'Afrique doit avoir pour point de départ un barrage que l'homme africain doit dresser contre la superstition qui se révèle comme une fausse croyance, une erreur pernicieuse qui est antithétique à la raison humaine. La philosophie de Spinoza, de fond en comble, se présente comme un essai critique pour ôter toute idée de superstition dans l'esprit humain en général et de façon particulière en l'homme africain. L'africain doit s'approprier la solution que propose Spinoza qui n'est pas abscons. Pour Spinoza, l'ultime moyen qui conduira l'homme à se défaire, se désaliéner de cette croyance superstitieuse est la connaissance.

Dans le système philosophique spinoziste, nous disposons des degrés de connaissances capables, de nous affranchir de l'obscurantisme. Y. S. Dion (2014, p.121) atteste sans ambages que : « la connaissance nous libère et nous rend maitre de nous-mêmes contrairement à l'ignorance qui nous maintient dans les chaines de l'esclavage ». Cela dit, un esprit qui n'est pas réformé, c'est-à-dire prédisposé

dans le sens de la saisie rationnelle des choses phénoménales, est un sujet égaré qui plonge dans une imagination « maitresses d'erreur et de fausseté ». (B. Pascal,1897, p.88). Relativement aux genres de connaissances, l'auteur de l'*Ethique* en propose trois : la connaissance imaginative ; la connaissance rationnelle ; et enfin la connaissance intuitive. C'est, bien entendu, sur cette dernière connaissance digne d'intérêt, quant à sa finalité, que B. Spinoza (1965, p.123) dira : « j'ai estimé qu'il valait la peine de le faire remarquer ici, afin de montrer par cet exemple l'efficacité de la connaissance des choses singulières que j'ai appelée connaissance intuitive ou du troisième genre, et combien elle est supérieure à la connaissance universelle que j'ai dite du deuxième genre ». Cette connaissance suprême doit en aucun cas conduire l'homme à la joie et nous permettre de nous soustraire à la merci des croyances superstitieuses prises comme obstacle au développement de l'Afrique. En sus, cette connaissance intuitive que préconise Spinoza est là le moyen de renouer avec notre pouvoir d'agir et de responsabilité.

Si la superstition doit maintenir constamment dans l'ignorance ; quant à la connaissance suprême, elle doit éveiller notre conatus, notre énergie vitale et notre désir d'être. Au demeurant, l'image moins reluisante du sous-développement de l'Afrique se justifie par le simple fait que l'homme noir est porté par la superstition en ce sens pour l'Africain tout ce qui arrive aurait sans doute une origine. L'homme noir a peur, il est obnubilé par la crainte. Ce qui nous fait dire qu'il est et reste prisonnier de la superstition. Dans cette optique, il sera difficile pour l'Afrique de connaitre le développement si nous ne nous libérons pas de cette servitude qui est la superstition. La superstition s'est enracinée négativement à telle enseigne qu'elle est légitime comme une religion dans l'esprit de l'Africain.

1.2. De la critique de la superstition au rejet de l'idée de Dieu

L'effet de mode qui pousse les hommes à croire en Dieu est, en effet, dû à une crainte d'un châtiment à venir ou une espérance d'un paradis promis. À la vérité, pour Spinoza, c'est une forme de superstition qui ne dit pas son nom par conséquent, il faut l'éradiquer. Tout en sachant la diatribe contre la superstition du système spinoziste, il y a là des problématiques que nous sommes amenés à résoudre : la superstition s'apparente-t-elle à une religion ? Mieux, la superstition peut-elle se substituer en religion ? De toute l'histoire de la philosophie, tous les philosophes sont unanimes qu'il existe une différence absolue entre la religion et la superstition. De Platon, en passant par Saint Augustin jusqu'à Spinoza, la religion prend le contrepied de la superstition. Cette opposition trouve sa justification dans cette pensée philosophique : « comme il faut répandre la religion, qui est liée à la connaissance de la nature, il faut extirper toutes les racines de la superstition » (Y. S. Dion, 2014, p.68). Et sous ce même son de cloche, la pensé de Sénèque sous-tend que la religion honore les dieux, la superstition les outrage. Toutes ces pensées de ces philosophes de l'antiquité ont un seul et unique but qui

est de déconstruire l'image de la superstition, tout en valorisant la religion. De cette manière la superstition est donc perçue très clairement comme une déviation de la religion, un ensemble de croyances et de rites procédant d'une attitude irrationnelle et traduisant une ignorance des lois de la nature et de la nature des dieux ; quant à la véritable religion, elle repose sur la connaissance de la nature et de la nature des dieux

En revanche, hormis les réflexions dites philosophiques, la superstition sera taxée de religion dans le sens du judaïsme et du christianisme. Elle est donc appelée religion étrangère ou minoritaire car ne faisant pas l'unanimité, le christianisme va stigmatiser plus tard toutes les doctrines religieuses adversaires à elle-même. La religion chrétienne serait le culte du vrai Dieu et la superstition celui d'un faux dieu. Ce faux dieu, en question, est la représentation de la doctrine des adversaires païens du christianisme. Dans ce même ordre d'idée, les Pères de l'Eglise, en l'occurrence Saint Augustin et Saint Thomas D'Aquin ne vont pas de mains mortes en tranchant donc cette question relative à la liaison entre la religion et la superstition. Pour l'évêque d'Hippone (Saint Augustin) la véritable religion s'éloigne de la superstition car elle est l'évocation des démons, les haruspices et les augures. (S. Augustin, 2000, p.74). Quant à Saint Thomas d'Aquin, il définit la superstition comme un « vice opposé à la vertu de la religion, parce qu'elle en est l'excès, en ce sens que la superstitieux rend un culte divin à celui auquel il n'est pas dû, ou ne le rend pas de la manière dont il doit le rendre » (S. T. D'Aquin,1984, p.96). Il convient donc de retenir qu'avec lui, la religion et la superstition entretiennent un rapport d'illicéité. Cependant, la perspective spinoziste, quand bien même opposé de façon farouche à la superstition va plus loin en fustigeant la religion dite vraie selon les penseurs antécédents à son système. Que pense Spinoza de la religion et de l'idée de Dieu ?

Dans la *critique de la philosophie du droit de Hegel*, Marx (1939, p.221) affirme que : « c'est la situation de misère dans laquelle ils se trouvent qui détermine les hommes à la religion » (C'est là une manière de nous faire prendre conscience que les hommes ne s'attachent pas à la religion par la simple volonté manifeste mais plutôt par la crainte d'une contrainte de la vie sociale. Mais bien avant Marx, Spinoza récusait, à son époque, la conception du Dieu des chrétiens, en ce sens que ce Dieu émanant du christianisme conduisait les hommes à une légitimation de la superstition. La pensée spinoziste se veut une pensée iconoclaste, car de toute l'histoire de la philosophie,

Spinoza n'a été disciple d'aucune école de pensée et n'en a fondée aucune. Cependant, ses écrits principaux ont été plus ou moins impactés par des lointains et proches prédécesseurs[1]. Dans *l'Éthique*, Spinoza nous donne une définition toute nette de l'existence de Dieu. « Par Dieu, j'entends un être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée d'une infinité d'attributs, dont chacun

[1] Notamment : Epicurisme, Stoïcisme, Cartésianisme et Utilitarisme

exprime une essence éternelle et infinie ». (B. Spinoza,1971, p.32) c'est dire qu'à travers, cette définition spinoziste de Dieu, Dieu existe selon Spinoza. C'est donc une lapalissade de dire qu'il est de la nature d'une substance d'exister. Dieu, donc étant substance, existe nécessairement ; et ce qui existe nécessairement est par là-même infini ; dans l'existence nécessaire, absolue, il ne saurait y avoir de limites.

L'essence et l'existence du dieu au sens spinoziste prend le contrepied de l'Être suprême, créateur du Ciel et de la Terre, Maître de l'univers, celui qui est communément appelé Dieu selon les religions révélées. « Pour Spinoza, rien de tout cela ! Dieu n'est pas au-dessus et au-delà du monde comme on le croit bien souvent. Il n'est pas un Dieu transcendant ni un Dieu suprême, créateur de toutes choses, et qui attend patiemment au Ciel l'instant final où chacun de nous se présentera lors du Grand Procès pour rendre compte de ses bonnes actions mais aussi de ses pires œuvres pendant son séjour sur la terre ». (Y. S. Dion, 2014, pp.43-44) De cette analyse, il ressort que, c'est bien cette manière de voir la religion qui ouvre la voie à l'homme, en général, et l'homme africain, en particulier à la hantise de la crainte dont à la superstition. L'*Ethique* est cet ouvrage célèbre qui nie l'idée de la Providence et du libre arbitre, et son concept d'un Dieu pris comme substance infinie n'est ni en haut ni en bas, ni en nous ni hors de nous.

Cependant, il se trouve partout, et en tout. Dieu est le tout de ce qui existe. Le dieu au sens spinoziste existe et toute existence lui gravite autour. À cet effet, les choses dites singulières ne sont pas causées de soi mais plutôt elles sont causées par Dieu ; « elles n'appartiennent pas à la Nature naturante (dieu et ses attributs), mais à la Nature naturée » (J. Moreau, 1971, p.39). Nous ne saurions terminés notre analyse sans mettre en évidence l'apophtegme spinozien : « Deus sive natura » : « Dieu, c'est-à-dire la Nature ». Cette maxime qui tend à ramener tout l'univers à la nature, lui a fallu d'être traité d'un auteur maudit, un hérétique qui partage le sort et le tort d'un Marx, d'un Nietzsche ou d'un Freud. Les protestants, quant à eux, réclament pour lui le cabanon et pour ses livres l'autodafé. Quoiqu'il en soit, ne pas chercher à comprendre le système philosophique spinozien, n'est- ce pas là tomber dans l'ignorance donc dans la superstition ?

Et pourtant, la pensée spinoziste nous fait savoir que la puissance de l'homme réside dans son pouvoir de comprendre. Tout en exposant, le système philosophique de Spinoza, l'objectif n'est pas d'amener l'homme à se détourner de la religion mais plutôt à prendre ses responsabilités. Le mis en cause, ici, est l'homme africain qui est en quête de repères sous la hantise de la religion chrétienne. Et pourtant, l'homme africain aspire à être heureux. Le vouloir être heureux constitue en cela un axiome fondamental. Que lui reste-t-il donc à faire ? Pour le progrès de l'Afrique, l'idée bienheureuse qui nous vient à l'esprit est la valorisation de notre propre identité, c'est-à-dire la culture. Nous pouvons bien valoriser notre culture sans que cela n'ait une incidence négative sur la pratique religieuse.

2. Religion et culture au cœur du développement durable en Afrique

La quête du développement durable tant escomptée par l'Afrique doit nécessairement passer par le tandem religion et culture. Mais dès à présent que devons-nous entendre par développement durable ?

> Le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs. Deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de « besoins », et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunies, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir (M. Lou Bamba, 2023, p.99).

Cela dit, si l'Afrique accuse un retard au niveau du développement, il est logique qu'elle éprouve un grand "besoin" qui ne saurait être comblé si l'Afrique ne pense pas à mettre en place de nouveaux mécanismes pour booster son développement à l'aune du développement mondial. L'idée que nous défendons est que ce grand défi que doit relever l'Afrique, doit partir de la valorisation de sa propre culture. En effet, de quelques nations que ce soient, tout développement a eu pour point de départ la mise en évidence de la culture. C'est là, une manière d'interpeller l'homme africain de revenir à ses fondamentaux. La culture est ce qui peut permettre à l'homme africain d'entamer le chemin du développement. Mais sur la même longueur d'onde, il y a la religion qui peut contribuer significativement au développement de l'Afrique. À cet effet, la culture et la religion devraient contribuer à combler les besoins qu'éprouve l'Afrique. Mais, nous avons intérêt à faire preuve de vigilance et donc de lucidité, face aux mouvements religieux, comme le dit Spinoza, qui nous transforment d'êtres raisonnables que nous sommes en de véritables bêtes brutes faisant de nous des automates et des hommes sans têtes. La conciliation entre la culture africaine et le christianisme est une méthode mûrement réfléchie pour permettre à l'Africain de sortir du sous-développement.

2.1. De la fidélité à soi à la recherche du bonheur

Parler de fidélité à soi revient à montrer un attachement à la culture dont doit faire preuve l'africain pour participer à la recherche de son bonheur. Si nous ramenons le développement de l'Afrique à la valorisation de la culture, il va sans dire que la culture joue un rôle primordial dans nos sociétés africaines, en ce sens qu'elle est qualifiée comme un ensemble des valeurs transmises de génération en génération. Autrement exprimé, la culture se perçoit comme des attitudes et aptitudes physiques, intellectuelles et morales qui concourent à l'essor d'une

société voire d'une nation. Comme telle, il ne peut jamais exister une société sans culture, car elle est la pièce maitresse de tout fondement social.

Cela dit, il est donc nécessaire de faire de la culture notre destrier dans la quête du développement de l'Afrique. En réalité, la fidélité à soi doit être l'idée que chaque africain doit s'approprier sa culture comme une force motrice pour le développement et l'émancipation de l'Afrique. C'est donc dans cette perspective que Barthélemy Krou Comoé a su mettre un point d'honneur à la question relative à la culture dans l'existence des hommes africains : « la culture est l'ensemble du contenu dynamique de l'expérience passé et présent d'un peuple avec projection dans le futur ». (B. Krou,1982, p.70) Dans cette perspective, est-il possible d'isoler la culture dans notre existence ? À la vérité, non ; car la connaissance de sa culture nous réconcilie avec nous-mêmes. En effet, en étant réconcilié avec nous-mêmes, l'affirmation de soi est effective. La culture nous donne notre identité qui est le sentiment de cohérence de sécurité culturelle, à travers laquelle nous pouvons envisager un avenir radieux pour l'Afrique. La valorisation de la culture en Afrique devrait constituer un point d'ancrage à partir duquel l'africain retrouvera le bonheur tant escompté.

Toujours en demeurant fidèle à sa culture, l'homme africain s'éloignera-t-il des croyances superstitieuses qui ont longtemps, constitué pour lui un obstacle à son épanouissement ? À partir donc de sa culture, l'homme noir peut promouvoir un esprit de créativité qui sans doute peut constituer une marque indélébile dans le monde. Le développement de l'Afrique ne doit seulement pas passer uniquement par la valorisation de la culture mais également par un assemblage de culture d'horizon divers. Et pourtant, ce ralentissement du développement que connait l'Afrique a été aussi l'avènement de la colonisation qui est une domination politique, culturelle, religieuse et économique d'un État fort sur un État faible et vulnérable. C'est pourquoi Théophile Obenga nous interpelle en nous demandant de « sortir de l'enfermement idéologique de pays riches » (T. Obenga, 2007, p.20).

Par ailleurs, l'homme africain doit participer à la "construction du monde" qui doit se faire par un attachement strict et respectueux de ses valeurs africaines. En effet, la culture est pour l'homme africain sa source de vie, de pouvoir. C'est, entre autres, la culture qui fait l'essence voire la quintessence de l'homme africain. De cette façon, il n'est point question de la haïr et la folkloriser au profit d'une autre culture. C'est en quelque sorte une manière pour l'homme noir d'avoir un sens élevé de son identité culturelle et de la défendre avec abnégation. L'unité des cultures conduit à l'union des peuples et de l'union des peuples va nécessairement aboutir à un développement certain de l'Afrique. Le problème de l'Afrique n'est pas sous un aspect politique mais plutôt culturel. Les Africains ont abandonné leurs cultures au profit d'une autre culture qui nous emprisonne. Il est donc important de vaincre voire dépasser l'individualisme européen pour les valeurs universelles. L'Afrique doit valoriser sa culture. Elle

ne doit pas rester recroquevillée sur elle-même afin de s'ouvrir au monde extérieur pour s'inscrire dans la globalisation et la mondialisation. Selon l'idée de Léopold Sédar Senghor, l'Afrique doit être au rendez-vous du donner et du recevoir. Cette prophétie de Senghor prend tout son sens, en ce sens que pour qu'une nation soit développée, elle doit s'inscrire dans ce commerce, voire d'échanges culturels. Il faut, in fine, rester fidèle à sa culture pour conduire l'Afrique inlassablement vers le changement qui doit s'entendre comme une amélioration des moyens techniques dans toutes les dimensions. Souleymane Bachir Diagne l'a précisé la fidélité est dans le changement [2] . Tout en sachant que la fidélité et la valorisation de nos cultures peuvent concourir au développement de l'Afrique, il en est de même que la pratique religieuse apporte aussi sa pierre à l'édifice au développement de l'Afrique, si seulement si, elle n'impacte pas négativement nos cultures africaines.

2.2. Vertus théologales et valeurs culturelles africaines comme fondements de la stabilité et du développement durable en Afrique

Le dessein du développement durable de nos sociétés africaines est de garantir aux générations futures une société plus juste. Ce rêve peut être réalisable que par la mise en valeur de certaines vertus théologales et des valeurs culturelles prônées par l'Afrique. Nous voulons donc nous inscrire dans une perspective qui s'efforcerait de montrer une complémentarité entre la religion et les valeurs culturelles africaines. En réalité, il existe une promiscuité entre la religion et les cultures africaines, en ce sens qu'elles ont en commun des points similaires qui peuvent contribuer au développement durable, bien entendu, de l'Afrique. Ces valeurs culturelles africaines ont une corrélation avec les vertus de la religion qui sont, entre autres : le pardon, l'éthique, l'amour du prochain et le sens du respect pour ne citer que ceux-là. Ces vertus théologales qui font office de valeurs culturelles africaines doivent constituer un intérêt particulier pour l'africain. Car, ces valeurs pourraient être une base solide au développement de nos sociétés. Vu sous cet angle, comment parvenir à ce développement durable, tout en s'appuyant sur ces valeurs culturelles africaines ?

L'idée du pardon, considéré comme un socle au développement durable en Afrique mérite d'être analysé avec minutie. Bien que faisant partie intégrante des vertus religieuses, le pardon a aussi des racines dans nos cultures africaines. Vouloir bâtir une communauté sur le pardon, est en réalité, construire un avenir meilleur pour les générations à venir, car une société où le pardon est monnaie-courante contribue fortement à la cohésion sociale. Cela dit, le pardon à l'intérieur d'une société prend tout son sens à partir du moment où en pardonnant à l'autre,

[2] Souleymane Bachir Diagne, intervention sur la question de la philosophie en islam, RFI « émission religion du monde », diffusée le 24 août 2014

nous arrivons à faire un dépassement de soi, c'est-à-dire aller au-delà de nos relations interpersonnelles. Le pardon a un objectif qui est justement de rétablir les relations communautaires menacées suite à des préjudices subis. En Afrique, le pardon relève d'une sacralité, c'est dire que, dans certaines communautés africaines, le pardon doit être effectif en tout temps et en tout lieu, en ce sens que, refuser de pardonner, peut engendrer des tensions sociales pouvant entrainer une fracture sociale. Ainsi, le pardon devrait être perçu comme un don gratuit qui implique un détachement de soi-même, un dépassement de tout égoïsme dans la vie de tout africain.

Le pardon est une vertu qui s'accommode avec l'amour. Nous devons donc pardonner par amour, parce que nous aimons. L'homme africain doit faire du pardon sa " denrée quotidienne". En vérité, le pardon vient de Dieu et le pardon est Dieu lui-même. À cet effet, notre pardon devient encore plus véritable lorsque nous nous rapprochons de Dieu. « C'est Jésus de Nazareth qui découvrit le rôle du pardon dans le domaine des affaires humaines. Qu'il ait fait cette découverte dans un contexte religieux, qu'il l'ait exprimée dans un langage religieux, ce n'est pas une raison pour le prendre moins au sérieux en un sens strictement laïc » (H. Arendt,1992, p.304). Si Hannah Arendt juge l'importance du pardon dans l'action humaine, c'est là une façon inavouée de montrer que le pardon est ce qui constitue le moteur du développement social. En somme, refuser de pardonner, c'est refuser la vie. Les africains, dans leur ensemble, doivent être des serviteurs de paix pour bâtir une communauté vraie.

L'éthique signifie la science de la morale et des mœurs. Elle est à la fois une réflexion et une disposition à déterminer le bien agir selon la vertu afin de rechercher la bonne solution dans une situation donnée. Elle est une pratique collective qui se transmet de génération en génération. Elle peut concerner les mœurs, la manière de vivre, les croyances, la culture, les comportements. Ce qui nous importe, ici, ce sont les mœurs, c'est-à-dire bien se comporter et agir selon les normes prescrites par la morale. À y voir de près, la morale étale les principes de bonnes conduites permettant de bien agir en société. Si l'essence de la morale est l'impératif, Emmanuel Kant, dans sa philosophie morale, nous amène à croire que c'est avec l'impératif catégorique que l'homme pourra agir moralement sans remords de quelque manière que ce soit. Dans les *fondements de la métaphysique des mœurs*, Kant écrit : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » (E. Kant,1962, p.104).

Cette morale que prône Kant est en quelque sorte l'affirmation de la liberté humaine. Et en même temps, cette morale établit les balises de l'accomplissement de l'homme. C'est dire que, lorsque l'on constate un recul au niveau de la morale dans une société, il va sans dire que cette société serait au bord de la déchéance morale. C'est, bien entendu, dans ce contexte que Auguste Comte dira : « les

principales difficultés sociales ne sont pas aujourd'hui essentiellement politiques, mais surtout morales, en sorte que leur solution possible dépende réellement des opinions et des mœurs beaucoup plus que des institutions » (A. Comte, 2000, p.68). Auguste Comte appelle à la restauration des valeurs morales, il est tout de même que, nous fassions appel aux Africains de changer d'habitudes en vue de faire prévaloir les bonnes mœurs pour un développement durable du contient.

Conclusion

En somme, durant notre analyse, nous nous sommes évertués à montrer que la culture n'est pas à l'antipode de la religion. Mais bien au contraire, la culture et la religion devraient jouer un rôle prépondérant dans le développement de l'Afrique. À cet effet, selon Thomas Balthasar : « une chose n'est dangereuse que lorsque nous ignorons son pouvoir de nuisance. Si nous la connaissions, nous saurions non seulement comment l'éviter, mais de plus comment nous en servir » (T. Balthasar, 2008, p.87.) Connaissant ce qui met l'Afrique dans un "état léthargique", nous proposons que l'africain priorise sa culture comme identité, tout en ne reniant pas les dogmes religieux. La culture doit être pour lui une lumière vers le chemin du développement, car aucun progrès ne peut advenir sans la valorisation de la culture. L'idée que nous voulons faire véhiculer est de faire comprendre à l'africain que mépriser sa culture au profit des religions importées n'est point la solution. À contrario, la culture africaine doit être mise en avant, puis suivra la religion. L'idée n'est pas de créer une dislocation entre culture et religion mais plutôt une conciliation entre la culture et la religion pour une Afrique développée.

Références bibliographiques

AUGUSTIN Saint, 2000, La cité de Dieu, Livre XI à XVII, Trad. Cathérine Salles, Paris, Gallimard.

ARENDT Hannah, 1992, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Presse-Pocket.

BALTHASAR Thomas, 2008, *Être heureux avec Spinoza*, Paris, Eyrolles.

BAMBA Lou Mathieu, 2023, *Propos pour une éthique de la paix*, Abidjan, Kamit.

BLAISE Pascal, 1897, *Pensées et Opuscules*, Trad.Brunschvicg, Paris, Librairie Hachette.

COMOE Barthélemy Krou, 1982, *Les morts qui ne veulent pas mourir*, Abidjan, Les nouvelles Editions Africaines.

COMTE Auguste, 2000, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Numilog.

D'AQUIN Saint Thomas, 1984, *Somme Théologique*, Tome1 Trad. du latin Roguet Aimon Marie, Paris, Cerf.

DIAGNE Bachir Souleymane, diffusé le 24 Aout 2014, *intervention sur la question de la philosophie en Islam*, RFI « émission religion du monde ».

DION Yodé Simplice, 2014, *Spinoza contre la superstition et les charlatans de la foi*, Abidjan, Les éditions Balafons.

KANT Emmanuel, 1962, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Trad. Victor Delbos, Paris, Delagrave.

MARX Karl, 1939, *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, in Lefebvre et Guterman, Paris, Gallimard.

MATTON Sylvain, 2003, « *La superstition* » in Encyclopedia Universalis, version Cdrom.

MOREAU Joseph, 1971, *Spinoza et le spinozisme*, Paris, P.U.F.

N'JOH MOUELLE Ebénezer, 1998, *De la médiocrité à l'excellence*, *Essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, Clé.

OBENGA Théophile, 2007, *Appel à la jeunesse africaine*, Paris, Ceinia Communication.

SPINOZA Baruch, 1990, *Ethique*, Trad. et notes de Robert Misrahi, Paris, P.U.F.

SPINOZA Baruch, 1965, *Traité théologico-politique*, Trad. Charles Appuhn, Paris, GarnierFlammarion.